

Introduction :

Pourquoi la confiance ?

Yolanda Onghena*

Nous n'avons eu à aucun moment l'intention d'organiser l'interaction existante dans les dynamiques interculturelles à partir d'un concept éthique tel que le concept de la confiance. La proposition d'une réflexion pluridisciplinaire sur la confiance a surgi à partir des débats du quatrième séminaire de travail sur l'interculturalité qui s'est tenus le mai 1999 au Département des Sciences Économiques de la Faculté de Droit et des Sciences Sociales de l'Université Mohammed V de Rabat. Lors de ce séminaire, dont le sujet était «La mondialisation et le défi de l'interculturalité »¹ a surgi la nécessité de disposer d'un instrument analytique permettant de comprendre le fonctionnement d'une société dans laquelle les interactions se sont multipliées à un rythme vertigineux et à l'échelon intérieur ainsi qu'extérieur. Les économistes qui participaient au séminaire parlaient de la confiance, du contrat et du risque, termes et mécanismes reconnus dans cette matière. À partir de ces débats qui mettaient en cause, d'une part la mondialisation et sa complexité et proposaient, d'autre part, des mécanismes de réduction de cette complexité, nous nous sommes demandés qu'est-ce qu'il se passerait si nous déplacions un de ces mécanismes vers d'autres zones pour repenser ce qui se produit entre, avec et sur chacun des participants de la perception, de l'action, du rapport de coopération ou de conflit. Nous n'avions pas l'intention d'établir de simples connexions entre des données fixées ou des réflexions fiables, nous nous soucions de la cause des problèmes et de leur possible solution.

Cependant, ne prétendant rien inventer, nous nous sommes laissés guider par des penseurs qui, à d'autres époques et à partir d'autres disciplines, avaient déjà introduit la réflexion sur la complexité et sur les possibles mécanismes de réduction de cette complexité tels que le mécanisme de la confiance. Dans ce sens, certains ont parlé de « postmodernité » d'autres de « modernité perverse ». Il y a des décades «l'ère du soupçon »² avait déjà été citée. Pour Marc Augé³ «l'accélération de l'histoire correspond, en fait, à une multiplication d'événements, généralement non prévus par les économistes, les historiens, les sociologues : C'est la surabondance d'événements ce qui pose un problème ». Il appel-

*Responsable Programme d'Interculturalité, Fondation CIDOB
yonghena@cidob.org

le cette surabondance « surmodernité » pour rendre compte de sa modalité essentielle : l'excès. Il y a un excès de temps, un excès d'espace qui agissent comme une tromperie avec leur multiplication de références imaginées et imaginaires ; et il y a une troisième figure de l'excès : l'individu qui se croit un monde et individualise les références.

Gabriel Josipovici⁴ parle de la confiance dans les termes suivants : « À mon avis, l'esprit du soupçon doit, à un certain point, céder face à l'esprit de la confiance — confiance en ce qui est important, confiance dans nos capacités, confiance même dans l'acte de créer -. Le problème qui se pose est comment empêcher que le soupçon se transforme en cynisme et que la confiance devienne superficialité. La confiance sans soupçon est la recette pour un art faux et prostitué ; mais le soupçon sans confiance est la recette pour un art mesquin et vide (...). La confiance devient alors quelque chose à découvrir ou à reconnaître, ou quelque chose à laquelle se donner. Ce qui n'est jamais simple et adopte des formes différentes pour chacun de nous ». Ce sont des commentaires que l'auteur formule concernant le métier d'écrire et ce que nous pouvons apprendre de l'art et de la pensée des deux cents ans derniers : « Ce n'est pas la leçon que les déconstructionnistes et les postmodernistes en tirent, la leçon de vivre comme nous voudrions, de choisir les histoires et les traditions que nous préférons suivre, la leçon de l'union fatale de toute la culture et du langage avec les luttes secrètes du pouvoir, mais, plutôt qu'il n'est pas possible d'exister sans confier, que marcher, parler et à fortiori écrire, peindre et composer ne sont possibles que grâce à la confiance ».

À un moment où nous parlons de la fin des idéologies et que le mot le plus récurrent dans les gros titres de journaux est le mot crise, nous avons cherché quelqu'un pouvant mettre une note d'optimisme pour engager notre projet de réflexion. Nous nous sommes laissés inspirer par la réflexion de Niklas Luhmann, qui tout au long de ses études a introduit des concepts et des terminologies de sources qui n'étaient pas strictement ancrées dans la tradition sociologique et qui a proposé la confiance comme mécanisme de réduction de la complexité à une époque où les phénomènes sociaux apparaissaient comme extrêmement complexes (début des années soixante). Son livre *Confiance*⁵ fut édité pour la première fois en Allemagne en 1968. Une lecture exhaustive de ce travail n'a pas été faite et quelques désaccords avec certaines positions sont même apparus. Mais pour développer une critique sur l'opinion de Luhmann il faudrait envisager tout son œuvre, qui a évolué au cours du temps et qui montre différentes caractéristiques de la société moderne telles que, par exemple, la communication et les voies pour comprendre les possibilités et les difficultés d'une communication hautement improbable. Un autre sujet de Luhmann à souligner est celui de l'inclusion et son complémentaire : l'exclusion non pas comme une marginalisation ou un manque d'intégration mais comme une invisibilisation de la part des systèmes fonctionnels n'étant pas dotés des conditions minimales pour être envisagés.

Pour Luhmann, une absence totale de confiance « empêcherait même que nous nous levions le matin. Nous serions victimes d'un vague sentiment de peur et de

craintes paralysantes. Nous serions même incapables de formuler une méfiance définitive et en faire un fondement de mesures préventives, puisque cela impliquerait de la confiance dans d'autres sens. Tout serait possible et une telle confrontation abrupte avec la complexité du monde au degré maximal est plus que ce que l'être humain supporte ».

Afin de voir jusqu'où la confiance pourrait fonctionner en tant que mécanisme de réduction de la complexité dans les dynamiques interculturelles, nous avons réuni une équipe pluridisciplinaire sous la direction d'Edgard Weber à l'Université de Toulouse-Le Mirail (mai 2002). Auparavant et sur la base de la réflexion de Niklas Luhmann, quelques questions et un schéma que nous avons élaboré ont été envoyés. Nous vous offrons ci-dessus ces questions et le schéma, ainsi que les résumés des différentes interventions à partir de fragments du texte de Luhmann : Naoum Abirached, Nouredine Affaya, Francesc Carbonell, Abdallah Gabsi, Gérard Marandon, Miquel Rodrigo, Pierre Étienne Vanpouille, Ghislain Verstraete, Edgar Weber et Burhan Ghalioun, ce dernier en tant que collaboration postérieure à la rencontre.

INTERCULTURALITÉ : CONFIANCE, FAMILIARITÉ OU MÉFIANCE ?

Crise, complexité, incertitude : Trois termes d'actualité et qu'il est possible de trouver dans la plupart des analyses sur les phénomènes actuels. Nous proposons une réflexion sur la confiance qui est, d'après Niklas Luhmann, "un mécanisme de réduction de la complexité et qui augmente la tolérance à l'incertitude". La confiance est un pari, fait au présent, vers le futur et qui repose sur le passé. La grande complexité de l'ordre social crée une nécessité plus importante de coordination qui est satisfaite de moins en moins par la familiarité. Dans ces circonstances, la confiance et la familiarité doivent chercher un *nouveau rapport*, qui soit également *stabilisateur réciproquement*. Ce nouveau rapport ne repose plus désormais sur un monde expérimenté de manière immédiate, assuré par la tradition, les hypothèses, les mythes ou la religion. Dorénavant, la sécurité de ce rapport ne peut plus s'obtenir en éloignant les étrangers, en éloignant ce qui n'est pas familier par l'intermédiaire de quelque frontière. L'identité des événements constitue l'avancée du présent, en préservant le passé et en absorbant ce qui est nouveau. Familiarité et confiance sont, donc, des formes complémentaires pour absorber la complexité et sont unies entre elles comme le passé l'est avec le futur. La construction de la confiance dépend de situations pouvant s'interpréter facilement et de la possibilité de communication.

Confiance (présent)

La base de la confiance est le présent, conçu en tant qu'événements continuels changeants, le présent qui invoque la dimension de complexité de tout ce qui est nouveau, qui se fait sentir, en particulier, comme une rupture entre ce qui est familier et ce qui ne l'est pas, ce qui est étranger. Le développement de la complexité se manifeste dans le rapport du monde comme un tout avec les identités individuelles qui existent en lui et qui expriment une abondance de réalités et de possibilités. La confiance dans le système se base dans le fait que d'autres confient également et que cette possession commune de la confiance devient consciente.

Jusqu'à quel point la confiance personnelle est-elle nécessaire ? Dans quels systèmes sociaux et dans quelles fonctions ? Il y a-t-il d'autres formes de bâtir la confiance ne dépendant pas de l'élément personnel ?

Familiarité (passé)

La familiarité est la condition préalable à la confiance. Dans le milieu familial, le passé l'emporte sur le présent et sur le futur, dans le sens que le passé peut simplifier le monde. Des perspectives dangereuses mais aussi propices exigent une certaine familiarité, un caractère typique construit socialement, afin de pouvoir s'accommoder au futur de manière confiée. Nous confions en ce qui est familier plutôt qu'en ce qui est inconnu. Cependant, ce qui est familier peut réduire la confiance dès que les choses sont tenues pour faites, que l'accommodation à l'environnement s'encourage, comme cela s'est toujours passé, sans laisser de place à la (re) élaboration de la confiance.

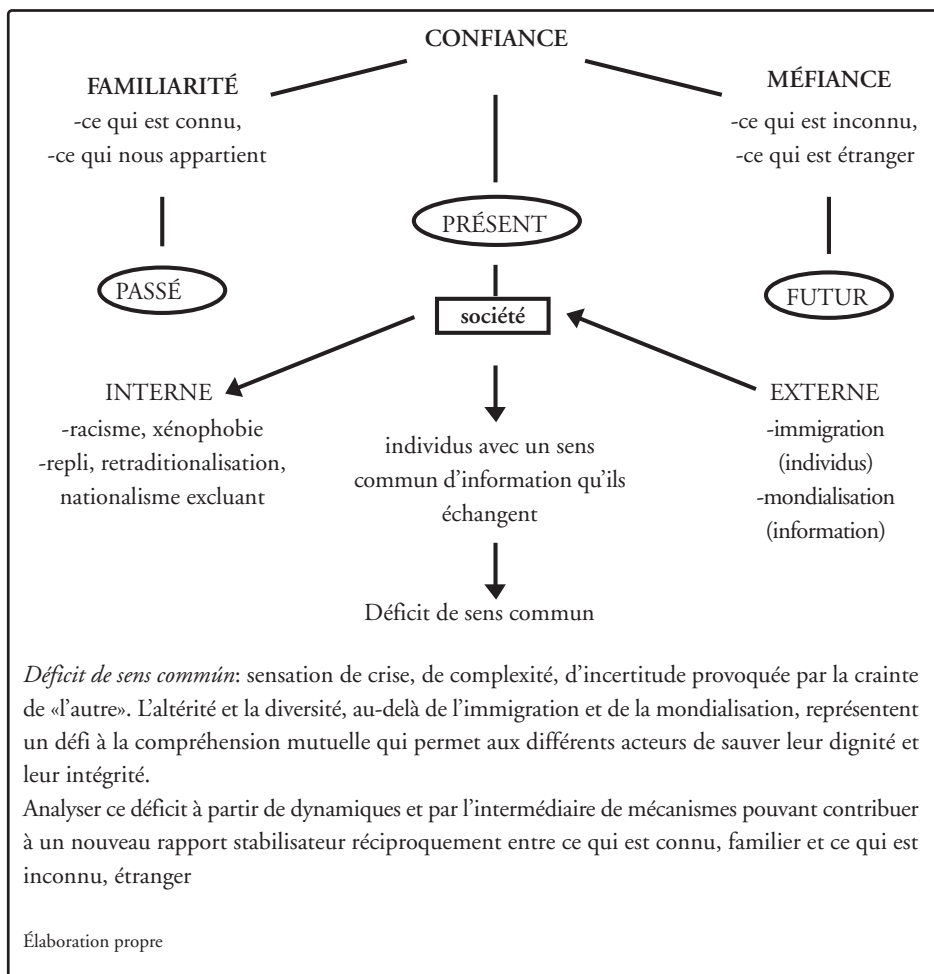
Comment pourrait-on trouver un rapport nouveau, qui soit stabilisateur réciproquement, entre la familiarité et la confiance ?

Méfiance (futur)

Le problème que pose la confiance consiste dans le fait que le futur renferme beaucoup plus de possibilités que celles qui pourraient être mises à jour au présent, et qui pourraient être transférées du présent au passé, ce qui est cause d'incertitude. La méfiance n'est pas seulement l'opposé de la confiance, elle est un équivalent fonctionnel pour la confiance. Une personne qui se méfie a besoin d'information, mais en même temps, cette personne est limitée par l'information qui lui permet de confier. Nous ne pouvons pas éviter que la méfiance jaillisse, et cette méfiance peut également s'utiliser pour apprendre la confiance. La méfiance peut de même réduire la complexité ; cependant, il est plus simple de transformer la confiance en méfiance que la méfiance en confiance.

Où et à quel moment sont placés les seuils et les points de rupture ? Quels sont les événements ayant une valeur symbolique et qui accélèrent ou freinent le processus de confiance ou de méfiance ?

LA CONFIANCE COMME VOIE DE COMPRÉHENSION DES PHÉNOMÈNES CULTURELS



RÉSUMÉS DES INTERVENTIONS

Séminaire international sur l'interculturalité, mai 2002, Université de Toulouse-le-Mirail. Los mots en italique qui introduisent chaque résumé sont des fragments du livre de Niklas Luhmann sur la confiance.

Confiance et méfiance

Pour une civilisation de la confiance. Burhan Ghalioun

« Toute divergence ne fait pas douter des caractéristiques familiales du monde ; tout désaccord ne détruit pas la confiance. Mais voilà justement pourquoi une certaine limite à ce pouvoir d'absorption, dans lequel la familiarité ou la confiance deviennent brusquement de la méfiance, est nécessaire (...) La méfiance a une tendance inhérente à s'appuyer et à se renforcer dans l'interaction sociale ».

Pour Burhan Ghalioun le monde en décomposition est l'origine de la méfiance : décomposition dans le domaine social, politique et économique. Il aperçoit cependant une possibilité de restauration de la confiance grâce à la prise de conscience de l'importance du concept de capital immatériel et son rôle décisif dans la reproduction du système social et international. Un deuxième élément est l'émergence, en marge du processus d'intégration globalisatrice, d'une société mondiale réelle et solidaire. L'échec du système de relations internationales face aux défis de la mondialisation, même en aggravant le déficit de confiance, fait naître l'espoir d'un monde meilleur et encourage le développement d'une conscience collective commune transnationale avec des élans solidaires et des convergences d'intérêts de plus en plus puissantes.

Jusqu'où va la confiance ? Edgard Weber

« Ce n'est que du point de vue de sa complexité extrême que le problème du monde comme un tout, comme l'horizon universel de toute expérience humaine mérite d'être abordé. (...) Le seul problème qui jaillit alors est le rapport du monde comme un tout avec les identités individuelles existant en lui et ce problème se manifeste comme un développement de la complexité dans l'espace et dans le temps »

Edgard Weber pense à la confiance comme à un processus plaçant l'individu dans une position qui ne tient pas compte uniquement de son groupe, de son environnement direct ou d'intérêt, mais de toute l'humanité quelle que soit son origine, sa race ou sa classe sociale. Dans d'autres termes, un processus qui s'écarte du particulier et s'intéresse à l'universel, tel un horizon qui s'éloigne à mesure que nous nous en rapprochons et comme un processus construit avec l'Autre. Dans ce sens, dans la confiance trois conditions sont sous-jacentes : l'espoir, l'amour et la foi.

Confiance et structures

La confiance dans les systèmes juridiques de l'Islam et de l'Occident. Abdallah Gabsi

« Il n'est possible d'obtenir de l'information au sujet de la conduite future des autres, que d'une manière incomplète et peu fiable. Nous pouvons, cependant, nous informer sur certaines propriétés structurelles du système que nous partageons avec les autres, acquérir ainsi les soutiens nécessaires pour construire la confiance, et surmonter de cette façon la nécessité d'information qui est déficiente ».

Pour Abdallah Gabsi la confiance naît des relations que nous établissons avec les autres mais aussi avec nous-mêmes, et cette confiance est, à son tour, nécessaire pour la réussite de ces relations. La confiance peut être accordée à une personne physique ou à une personne morale (association ou société civile ou commerciale) mais aussi à des institutions faisant partie des systèmes tels que, par exemple, le système juridique. La justice doit être fondée sur la confiance pour pouvoir la générer et toute société, quelle que soit sa culture, a le devoir de doter son système juridique de toutes les potentialités matérielles et immatérielles susceptibles d'instaurer la confiance comme renforcement de celui-ci et pour offrir les conditions réglées par la pratique de la confiance. Le système juridique impose par l'intermédiaire de l'application de ses règles les conditions pour la pratique de la confiance, qui à son tour engendre plus de confiance. Quelles conditions faut-il respecter pour alimenter de confiance le système juridique ? Faut-il tenir compte de l'environnement général de ce système afin d'assurer l'harmonie nécessaire pour instaurer la confiance ? Ce sont quelques-unes des questions que l'auteur pose dans son étude sur la confiance dans le système juridique.

Au-delà de l'empathie, cultiver la confiance : des clés pour la rencontre interculturelle. Gérard Marandon

« La confiance apparaît dans un cadre d'interaction qui est influencé aussi bien par la personnalité que par le système social, et ne peut être exclusivement associé à l'un ou l'autre. Des concepts comme environnement, fonction et complexité sont formulés à un tel degré d'abstraction qu'ils se prêtent à une interprétation aussi bien psychologique que sociologique ».

D'après Gérard Marandon dans le cas d'une rencontre interculturelle, les risques de désaccord augmentent en raison des malentendus interculturels et la difficulté d'établir un rapport de confiance jaillit. Pour aboutir à ce climat de confiance il est pertinent d'examiner préalablement certains problèmes théoriques généraux de la communication et en particulier, les problèmes posés par les situations interculturelles. Gérard Marandon, fait référence, en premier lieu, au conflit et distingue le conflit cognitif et l'affectif pour aborder ensuite les conditions psychosociales de la gestion des conflits. Quels sont les facteurs qui conditionnent le succès des échanges interculturels ? Il est nécessaire de reconsidérer les théories de la communication afin qu'elles soient capables d'expliquer les interactions interculturelles. Pour l'auteur une situation interculturelle se produit à partir du

moment où des personnes ou des groupes ne partagent pas les mêmes univers de significations et les mêmes formes d'expression de ces significations. Une proposition visant aussi bien la communication que la gestion du conflit apparaît dans la théorie d'une culture provisionnelle (*culture tierce*) qui permet des ajustements temporels pour aboutir à des objectifs communs. Dans la création de cet espace, la confiance joue un rôle central, puisqu'elle est nécessaire à tout échange, mais surtout car elle est cruciale lors des situations interculturelles, étant donné leur complexité.

Confiance et incertitude

La confiance et le changement du paradigme migratoire. Noureddine Affaya

« Les personnes, tout comme les systèmes sociaux, sont plus disposées à la confiance si elles jouissent de sécurité intérieure, si elles confient en quelque sorte en elles-mêmes. Et cette confiance en soi-même ne peut s'apprendre que lorsque nous sommes l'objet de la confiance des autres (...) Des situations nouvelles et des gens nouveaux posent continuellement de nouveaux problèmes de confiance tout au long de la vie »

Comment l'émigrant maghrébin vit-il sa dialectique identitaire ? , demande Noureddine Affaya. Dans quelle mesure l'obsession identitaire a-t-elle créé des distorsions et des disgrâces ? Il s'agit d'une crise symbolique et existentielle, de sens et de valeurs, dans laquelle le langage est le vecteur et le corps, l'espace qui incarne cet aspect de la crise. Dans ce sens, le migrant gère ses propriétés, en combinant les registres hérités (ce qui est familier) et les nouvelles expériences (ce qui n'est pas familier). Cependant, le problème qui se pose dans toutes les cultures ou sous-cultures, et même au sein d'une même culture, est celui de la reconnaissance, et en ce qui concerne le phénomène migratoire, il faudrait souligner les rapports inégaux entre l'Europe et le Maghreb. Nommer l'Autre est une question culturelle et politique. Sous cet aspect, les pays d'accueil doivent s'impliquer avant d'être, comme c'est le cas trop souvent, un spectateur inquiet, voire hostile. Comment peut-on instaurer la confiance dans des situations de complexité, dans lesquelles la ritualisation de la différence entrave l'interculturalité en cours ? Pour répondre à cette question, l'auteur met en question le rôle des intermédiaires culturels et leur responsabilité pour déconnecter des espaces et les connecter à nouveau.

Confiance et diversité : une perspective d'organisation. Ghislain Verstraete

« La confiance est indispensable pour accroître le potentiel d'un système social visant l'action au-delà des formes élémentaires. Des types d'action complètement nouveaux sont possibles dans un système pouvant activer la confiance. Grâce à la confiance un système gagne du temps, et le temps est la variable critique dans la construction de structures de systèmes complexes ».

Selon Ghislain Verstraete, nous sommes restés pendant trop longtemps sourds et muets face aux conséquences et aux dangers qu'engendre « notre société du risque » qu'il appelle « deuxième modernité ». Cette deuxième modernité est pour tous -bien

que pas dans la même mesure- complexe, stimulante, conflictuelle, ainsi que provocatrice dans nos compétences limitées. Face à la crise deux réactions sont possibles : l'une d'un pessimisme diffus et qui prête le flanc à une attitude défensive et réactionnaire, en limitant ainsi l'action citoyenne ; et l'autre, d'un optimisme excessif et qui adopte un ton offensif, en générant plus de questions et plus de négociations et en ouvrant une perspective de *empowerment*. Toutes les organisations doivent se positionner de manière permanente par rapport à cet axe défensif/offensif, non seulement en théorie mais aussi dans la pratique. Mais, comment peut-on conceptualiser le pluralisme dans cette deuxième modernité et comment peut-on le mettre en œuvre ?

Confiance et langage

Crise de confiance dans le roman libanais contemporain. Naoum Abi-Rached

« *La confiance dépasse l'information qu'elle reçoit du passé et court des risques en définissant le futur. En confiant, nous nous engageons avec l'action comme si seulement certaines possibilités existaient au futur. Un futur déterminé, un futur commun (...). L'homme doit vivre au présent avec ce futur, extrêmement complexe, éternellement. Il doit donc tailler le futur afin de l'égaliser au présent, c'est-à-dire réduire la complexité* ».

Naoum Abi-Rached se demande quelles sont les bases nécessaires pour pouvoir établir un dialogue et établir la confiance, en envisageant que les références et les expériences vécues sont différentes. Quels soutiens sont nécessaires à la langue ou au langage pour vaincre le soupçon et aboutir à un dialogue qui ne soit pas un dialogue de sourds ? Pour Abi-Rached, la confiance n'a pas d'existence propre et ne se conçoit que dans un processus de rapport avec les autres. Abi-Rached préfère définir le moi en interaction avec l'Autre et non pas par l'intermédiaire de l'Autre. Mais qui est cet Autre ? Ami ou ennemi ? Par la voie de l'écriture nous essayons de rétablir l'équilibre perdu d'une société menacée dans ses fondements. La violence que nous trouvons dans les textes est à la fois un cri de douleur ou un dialogue interrompu, mais les romans se construisent pour rencontrer à nouveau la confiance perdue ou pour illustrer une confiance qui est en train de se perdre.

Confiance dans l'information médiatique. Miquel Rodrigo

« *La confiance réduit la complexité sociale, elle dépasse l'information disponible et généralise les expectatives de conduite en remplaçant l'information qui manque par une sécurité intérieurement garantie. Ainsi, elle dépend d'autres mécanismes de réduction développés parallèlement à celle-ci, comme par exemple ceux de la loi, de l'organisation et, évidemment, ceux du langage* ».

Pour Miquel Rodrigo, la diversité culturelle place le discours informatif dans une crise car elle a besoin de nouvelles catégories pour expliquer la réalité et ces catégories ne sont pas toujours partagées par les journalistes et par ceux qui reçoivent l'informa-

tion. Il propose, comme une meilleure forme de surmonter la crise, et plutôt que de gagner une confiance facile à partir de stéréotypes, d'encourager l'existence de lecteurs sceptiques. Les médias interprètent les phénomènes sociaux avec leurs limitations, personnelles et professionnelles. Le lecteur sceptique est celui qui sait pourquoi les médias disent ce qu'ils disent et qui comprend que leurs vérités ne sont pas absolues, puisque toute forme de voir est une manière de cacher. Le rapport du scepticisme avec la confiance est un rapport qui s'oppose à une confiance aveugle, acrylique et claudicante.

Confiance et apprentissage

Sur l'impossibilité d'éduquer la confiance. Francesc Carbonell

« Les systèmes sociaux mobiles et différenciés établissent une norme particulièrement élevée, qui ne peut s'accomplir que si l'on apprend à confier et pas seulement la confiance en elle-même. C'est ce qui fait partie de la fonction de socialisation ».

Le dialogue, et le dialogue interculturel également, ne sont possibles qu'entre égaux. Pour Francesc Carbonell, ceux qui se sentent supérieurs ne dialoguent pas : ils ignorent, ils méprisent et donnent des ordres. L'objectif de l'éducation interculturelle, auquel nous ne saurions renoncer, doit être la conviction que nous sommes davantage égaux que différents, un défi éducatif, puisque si la diversité est si évidente qu'il suffit de s'approcher avec curiosité et respect pour la découvrir, l'égalité ne l'est pas tant, mais elle est le fruit d'une conviction morale. Afin d'éduquer cette conviction il est indispensable de disposer d'un projet, d'un but nous indiquant la direction dans laquelle nous devons avancer. L'auteur nous propose, d'une part, des lignes pour travailler l'égalité des chances dans les centres qui les rendent possibles, visualisent et ritualisent l'égalité et, d'autre part, qui améliorent les représentations de soi-même, du propre collectif et du collectif de l'autre grâce à une connaissance mutuelle. Quel rôle joue la confiance en tout cela ? Une éducation interculturelle est celle qui est capable de désactiver les facteurs générateurs de la méfiance et qui facilite l'émergence de concitoyens autonomes, critiques et solidaires.

Confiance et temps libéré : des travaux pratiques actifs d'éducation interculturelle.

Pierre Etienne Vanpouille

« La construction de la confiance dépend de situations facilement interprétables et, donc, de la possibilité de communication (...) Les supports de la confiance apparaissent notamment dans les opportunités d'une communication effective, dans la possibilité de conclure un accord définitif et dans la possibilité d'activer le moyen de coercition ».

Pierre Étienne Vanpouille considère que la communication interculturelle est actuellement une nécessité stratégique pour aboutir ainsi à que sa réalité multiculturelle ne soit pas la cause de l'incompréhension, de conflit ou de l'incommunicabilité. Lui et son équipe ont cherché des fondements théoriques et surtout de travaux pratiques,

pour une pédagogie de la communication interculturelle qui les a conduit à envisager leur politique interculturelle dans le temps et les rythmes scolaires. Une véritable politique de communication interculturelle demande du temps. Il est nécessaire de prendre le temps de la re-médiation afin de pouvoir établir la confiance. Et comme dit un élève : « Il est important de communiquer avec toute la classe (élèves et professeurs) afin de connaître l'opinion de chacun de nous. Nous devons avoir confiance en nous-mêmes, confiance dans l'autre pour pouvoir partager nos difficultés sans craintes ».

Notes

1. <http://www.cidob.org/Castellano/Publicaciones/Afers/50.html>
2. Sarraute, N. L'ère du soupçon. Paris: Gallimard, 1950
3. Augé, M. Los no lugares. Barcelone: Gedisa, 2002
4. Josipovici, G. Confianza o sospecha. Madrid/México : Turner/Fondo de cultura económica, 1999
5. Luhmann, N. Confianza. Barcelone: Antropos, 1996